

Zeitschrift: Schweizer Hebamme : offizielle Zeitschrift des Schweizerischen Hebammenverbandes = Sage-femme suisse : journal officiel de l'Association suisse des sages-femmes = Levatrice svizzera : giornale ufficiale dell'Associazione svizzera delle levatrici

Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband

Band: 87 (1989)

Heft: 1

Artikel: Sagesse et naissance : le point de vue d'une usagère

Autor: Genton, Antoinette

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-951054>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Conclusion

Au cours de ces dernières années, le travail de la sage-femme qui rappelons-le est primordial dans la détection et la prévention de la Santé pour tous, s'est considérablement élargi:

- domaine technique
- domaine des relations humaines
- domaine de la promotion de la santé maternelle et infantile.

Services accessibles à tous, acceptabilité des moyens – qualité-coût – participation des destinataires, ces aspects principaux des Soins de Santé Primaire, nous invitent à une indispensable et plus élaborée participation.

Puisse ce rapport avoir permis d'éclaircir et de préciser la fonction de la sage-femme, fonction de soignante, d'enseignante, de cadre, afin que sa profession soit reconnue à sa juste classe.

- L'échelle des traitements de l'Etat de Vaud fait figurer les sages-femmes en classe (10-12) soit en classe inférieure à celle des infirmières (11-13) et les infirmières sages-femmes en classe (12-14).
- Nous estimons que ces classes ne correspondent ni à nos fonctions, ni à nos qualifications professionnelles, ni à nos responsabilités.
- Il nous paraît injustifié de classer les sages-femmes en dessous des infirmières.

Nous désirons que:

- Le niveau de formation de la sage-femme soit reconnu équivalent à celui acquis dans une école technique supérieure.
- L'amplitude des classes soit augmentée afin de tenir compte non seulement de l'expérience et des années de service, mais aussi des formations complémentaires utiles à la fonction des sages-femmes:
 - formation acquise avant et donc tenir compte des années d'ancienneté de l'infirmière devenue sage-femme.
 - formation acquise après l'obtention du diplôme de sage-femme: conseillère, pédagogue, par exemple.

Lausanne, le 20 septembre 1988 □

Sagesse et naissance: le point de vue d'une usagère

Antoinette Genton

Parmi mes nombreux privilèges, j'en repère en tout cas deux: celui d'abord d'avoir été suivie par une sage-femme avant, pendant et après ma grossesse; c'est à elle que je dédie ces lignes, en témoignage de reconnaissance. L'autre, c'est d'avoir un métier de psychologue qui m'oblige fréquemment à traduire le vécu dans les mots de l'analyse, tout en sachant que la traduction prend racine dans ce vécu et y reste parfois très collé... Parler des attentes à l'égard de la sage-femme relève de cet essai de métabolisation: par la force des choses, du passage par l'écriture et de ce cadre, ce ne sont ici que des fragments, étincelles de souvenirs et de réflexions, qui laissent donc beaucoup d'autres aspects de côté sans que ceux-ci aient pour autant une moindre importance.

S'il fallait résumer en un mot ce qu'une femme attend d'une sage-femme, je choisirais «l'accompagnement». Ce qu'elle ne peut guère attendre de son médecin qui, tout compétent et attentif qu'il soit, se limite comme il le dit lui-même, à «contrôler» la grossesse, ni des nombreux livres sur le sujet, surchargés d'informations et d'impératifs (souvent contradictoires), mais ne donnant pas de réponse aux quelques questions devenues essentielles au fur et à mesure que cet enfant-là prend place dans le corps de cette femme-là. Les amies, le conjoint? Certes, et c'est précieux. Mais leur propre implication affective dans leur grossesse (ou leur absence de grossesse) pour les unes, dans sa paternité pour l'autre, produit une parole nécessaire et cependant relativement peu disponible à ce que cette femme vit, à ce moment particulier de son histoire.

Est-ce à dire qu'une sage-femme ne doit plus être qu'une «grande oreille», surtout formée en psychologie et en techniques d'entretien, les livres et les médecins se chargeant du reste? Je ne crois pas. Quand je dis «accompagnement», je pense «marcher avec», montrer parfois le chemin, signaler parfois l'obstacle, mettre en place des repères, pour ne donner que quelques significations à ce terme. Si une femme suit ce chemin jusqu'à la naissance,

chargée du poids de son enfant et de son histoire (on ne sait pas toujours ce qui pèse le plus...), l'autre, la «sage» femme, est porteuse d'une connaissance spécifique et d'une histoire collective qu'elle met constamment à disposition de la première, dans un véritable partage qui ne confond pas les rôles.

Etant la femme qui parcourt ce processus, pour la première, la deuxième ou la quatrième fois, peu importe – j'ai l'impression que c'est à chaque fois une autre expérience – je n'ai pas tant besoin d'une professionnelle qui relaie le médecin (en exécutant ce qu'il ordonne, en disant ce qu'il oublie de dire, en s'assurant que je me conforme à ses prescriptions) que d'une professionnelle qui me permette de me relier aux autres femmes et à l'histoire vieille comme le monde de la vie et de la mort, de me connecter à ce devenir de mère, sous tous ses aspects. Pour cela, elle a un savoir important à me transmettre, des attitudes aussi, qui font que je me sens «accompagnée». Pour cela, point n'est besoin non plus d'être à soi toute seule un manuel de toutes les sciences médicales et humaines, mais de pouvoir «se brancher» sur les multiples dimensions qui régissent la naissance d'un enfant, y compris quelques-unes d'entre elles qui ne figurent dans aucun manuel. Un «chemin», une «marche vers», un «processus»: tout ceci évoque des étapes que je voudrais esquisser, tout en rappelant que le rythme même de cette évolution relève tout autant des caractéristiques de chaque personne, individuelle, que des seuls «événements» biologiques.

La «préhistoire»

La grossesse s'enracine bien en amont du moment de la conception. Si c'est une banalité de le redire, c'est cependant de toute importance dans le rapport que j'ai avec «ma» sage-femme et avec l'histoire de la maternité. Il y a peut-être eu une fausse-couche auparavant, chargée de significations. Il y a peut-être eu ce désir d'enfant qu'il fallait comprendre pour ce qu'il était

avant de le réaliser. Peut-être aussi, déjà, cette crainte devant la maternité dont il faudra parler avec des informations précises, dessinant le contour des risques et des mythes (non, ce n'est pas une maladie).

La grossesse

Pour abrégé, me voici enceinte. La première confrontation avec la médicalisation de la grossesse fut l'amniocentèse. Tout doit s'être fort bien passé selon les critères médicaux. Et pourtant... Les seuls mots que j'avais entendus à ce sujet dans mon entourage et à la clinique n'avaient rien à voir avec ce que j'ai vécu. Tout le monde n'avait qu'une phrase à la bouche: «Ça ne fait pas mal!» Comme s'il s'agissait d'un quelconque bobo et non pas d'une femme et d'un enfant (déjà drôlement présent, celui-ci, soit dit au passage).

«On» fait intrusion dans l'habitable du bébé, «on» traverse cette membrane qui nous protège tous les deux, au milieu des plaisanteries (peut-être se dit-«on» qu'il faut vous défendre) sur le fait que le compagnon, présent, ne s'évanouit pas à la vue du spectacle. La peur est entrée avec l'aiguille et la violence de l'intrusion. Emotions parlées ensuite avec la sage-femme; nous nous sommes dit alors qu'il faudrait que les sages-femmes puissent préparer les futures mères à cet examen, bien autrement qu'avec un «ça ne fait pas mal» banalisant, inutile et infantilisant.

Un autre exemple, positif, de ce que j'entends par l'accompagnement: à 7 mois de grossesse sans problèmes, elle (la «sage») me dit que j'ai bien le droit de pleurer et d'être triste, sans porter atteinte au climat de joie et de tendresse qui entoure l'enfant à venir. Propos anodins? Parole libératrice plutôt, de quelqu'un qui sait ce qu'est une overdose d'hormones et qui vient faire contrepoids au mythe contraignant de l'Heureux événement (avec H majuscule) supposé faire de vous en permanence une femme épanouie, éclatante de bonheur, privée d'émotions contradictoires. La sage-femme s'est placée là, exactement, comme un lien entre un savoir scientifique, une histoire sociale et un vécu individuel.

Préparation à l'accouchement

L'essentiel du travail de préparation, bien au-delà des techniques de respiration et de mouvement, au-delà aussi des informations précises sur le processus de la naissance (entendons-nous bien, cela aussi est né-

cessaire) a été de me constituer en actrice, en sujet plutôt qu'en objet de mon accouchement (comme le disait bien le titre d'un colloque québécois sur la question: «Accoucher plutôt que de se faire accoucher»). Je tente ici un parallèle qui vaut ce qu'il vaut: J'ai travaillé, souvent le soir, dans un quartier d'une grande ville connu pour ses risques d'agressions nocturnes. Intervenantes et femmes du quartier ont pu suivre un cours d'auto-défense. L'enseignante, au bénéfice d'une longue expérience avec des femmes, nous répétait que nous allions probablement oublier la plupart des techniques qu'elle nous montrait, et que l'essentiel, c'était que nous devenions certaines que quoi qu'il arrive, nous serions capables de faire quelque chose, efficacement. Ce message, bien reçu, modifiait complètement notre rapport à l'apprentissage; il ne s'agissait plus de nous crispier sur le «faire juste» (comme le prof. dit) mais d'explorer les mouvements et les ressources de notre propre corps à l'aide des techniques enseignées.

Je vois des cheveux se dresser sur des têtes à la lecture de ma comparaison: se préparer à un accouchement ou à une agression?? Tirant ce parallèle pour parler de méthode de préparation, je l'étendrais bien un peu, si j'osais... et je parlerais de l'agression que peut représenter le dispositif mis en place pour un accouchement: techniques sophistiquées, succession de professionnels affairés et super-compétents, tout cela devant bien sûr rassurer et prenant des proportions... effrayantes.

L'accouchement

Initiation, expérience aux frontières de la vie et de la mort, acte tout naturel, simple et en même temps sacré: pour vivre l'accouchement, j'ai besoin d'une alliée. Non pas complaisante, qui m'infantiliserait ou me plaindrait, mais alliée de ce que nous savons et pouvons, l'enfant et moi, savoir et pouvoir certainement inconscients pour une grande part et cependant bien réels, cultivés par le travail de préparation qui a précédé ce moment. Quel que soit le rapport de la femme à l'acte de naissance, la peur s'en mêle, je crois, inévitablement: peur pour l'enfant et pour soi, comme dans toute aventure, tout passage inconnu. Il faut seulement que cette peur ne soit pas envahissante, qu'elle soit contenue pour que tous les participants à l'événement le soient à part entière; alliance avec la femme sage contre la peur...

Entre parenthèses, bien que ce soit beaucoup plus important qu'une parenthèse, quel dommage que la sage-femme libérale qui a suivi une femme pendant sa grossesse ne puisse généralement pas être cette alliée pendant l'accouchement, à la clinique ou à l'hôpital!

Là encore, il ne s'agit pas que d'une main qui tient la miennne, d'une oreille attentive et d'un sourire encourageant: il s'agit de connaissances multiples et fondées qui en font une alliée sûre, fiable, voire exigeante. Et si possible pas une alliée «contre quelqu'un», quand bien même cela doit arriver parfois. A la sage-femme qui soutient la décision d'une future mère de rentrer chez elle en refusant une provocation d'accouchement (dans un contexte bien sûr où rien ne pressait), je dis «merci».

A celle qui examine une parturiente toutes les 10 minutes «parce que si la dilatation n'avance pas, il faudra faire une césarienne», j'aurais envie de dire: «Donnons-lui une chance, voulez-vous? Vous l'aidez à se reconcentrer, à se re-liaer à l'enfant autrement que par ce monitoring devenu inquiétant, à se tranquilliser et le tranquilliser, à négocier le passage avec lui. Une chance de reprendre en mains la situation...» J'aurais envie de dire encore: «Soyez plus sage qu'elle».

Je ne suis certainement pas la première à jouer sur les mots de «sage» femme. Et pourtant, de mon point de vue d'usagère, c'est cette sagesse qui prime. Celle qui permet de tenir le cap pendant la tempête, qui permet de se décentrer de la douleur des contractions et de l'anxiété pour penser «naissance», la sagesse consciente que dans cette histoire, le savoir et le pouvoir ne sont pas un monopole mais qu'ils appartiennent à toutes les personnes présentes, bien davantage d'ailleurs qu'à l'arsenal technique.

Et après?

Il faudrait encore parler de l'«après», de l'accompagnement dans la vie bouleversée par l'arrivée du bébé. C'est un après qui me semble essentiel alors que les émotions débordent (à moins que, trop contenues, elles ne finissent par exploser) et que se renforce ce lien entre une mère et son enfant, commencé il y a longtemps, là où la sage-femme avait déjà son rôle. Un «après» ouvert: au rythme des femmes qui cheminent ensemble, la mère et l'autre, la «sage», portant chacune l'histoire individuelle et collective de la maternité.

Juillet 1988

□